ALAIN CLAUDE
SULZER

Une mesure de trop

roman traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

Jacqueline
Chambon

PRÉSENTATION

Le brusque silence est plus bruyant qu'un coup de cymbales. Alors qu'il est en train d'interpréter la *Sonate pour piano n° 29* de Beethoven, Marek Olsberg, pianiste de renommée mondiale, s'interrompt, ferme le piano, se lève et quitte l'estrade sur ces mots : « C'est tout. » Ce geste inouï ne va pas seulement ouvrir des perspectives inattendues dans la carrière bien rodée d'Olsberg, il va aussi bouleverser la vie des autres personnages venus assister au concert. Ainsi Esther, en rentrant chez elle plus tôt que prévu, découvre que son mari mène une double vie et que derrière le respectable chirurgien un peu guindé se cache un cochon lubrique. Astrid, la fidèle secrétaire qui a consacré sa vie au grand musicien, voit disparaître sa raison de vivre. Des existences vont être bousculées, des secrets révélés, des intimités trahies.

Alain Claude Sulzer dévoile ici la labilité des consciences que cache la fausse sécurité de vies en apparence bien rangées. Une comédie cruelle et légère sur les étranges retournements du destin, sur le hasard et sur le désir irrépressible de changement.

ALAIN CLAUDE SULZER

Alain Claude Sulzer est né en 1953 à Riehen près de Bâle, où il vit. Un garçon parfait *(Jacqueline Chambon, 2008) a obtenu le prix Schiller en Suisse en 2005, le prix Médicis étranger en 2008, et le prix de la Radio suisse romande en 2009.*

Également parus aux Éditions Jacqueline Chambon : Leçons particulières *(2009) et* Une autre époque *(2011).*

DU MÊME AUTEUR

UN GARÇON PARFAIT, Éditions Jacqueline Chambon, 2008.
LEÇONS PARTICULIÈRES, Éditions Jacqueline Chambon, 2009.
UNE AUTRE ÉPOQUE, Éditions Jacqueline Chambon, 2011 ; Babel n° 1204.

Titre original :
Aus den Fugen
Éditeur original :
Verlag Galiani Berlin /
Verlag Kiepenheuer & Witsch GmbH & Co. KG, Cologne
© Alain Claude Sulzer, 2012

© ACTES SUD, 2013
pour la traduction française
ISBN978-2-330-02531-1

Alain Claude Sulzer

Une mesure de trop

roman traduit de l'allemand
par Johannes Honigmann

Éditions **Jacqueline Chambon**

Pour mon frère Francis, 1949-2010.

I

Marek

Olsberg n'était pas spécialement ordonné, mais il tenait l'inventaire de tous ses récitals depuis trente ans. Il savait fort bien à quoi cela servait. Tout ce qu'il notait dans les carnets désuets à couverture de toile cirée, qu'il avait achetés à Londres des décennies auparavant, faisait partie de cette vie qu'il ne partageait avec personne. Cela n'appartenait qu'à lui. Agir ainsi aurait été inutile, si cela avait eu pour but de recenser les étapes de sa longue et brillante carrière. Les fidèles employés de Heinrich & Brutus, son agence artistique depuis vingt-cinq ans, tenaient fidèlement à jour la liste des dates et des lieux où il s'était produit, de ce qui avait été programmé et de ce qu'il avait en fin de compte interprété, l'unique chose dont ils n'étaient pas informés, c'était le contenu des bis, car Olsberg ne se décidait que tardivement, souvent même seulement à la fin du programme officiel, et il ne communiquait qu'exceptionnellement ce qu'il avait choisi de jouer. Les représentants de son agence n'allaient à ses concerts

que s'ils avaient lieu au Carnegie Hall ou bien au Musikvereinssaal à Vienne. Un coup de fil ou un courrier électronique auraient suffi pour obtenir des informations sur chaque récital qu'il avait donné au cours des dernières années, et pour faire le point, si besoin était, sur ce qu'il avait joué, quelle sonate, quelle étude ou quel cycle, dans telle ou telle ville. Non, il ne s'agissait pas d'éviter les répétitions. Il aimait parcourir ces lettres et ces chiffres comme une forêt dont il connaissait chaque arbre, des lettres et des chiffres qui ne lui paraissaient nullement aussi nus qu'ils auraient paru aux yeux d'une personne non initiée ou non concernée. Après tout, c'était lui qui était concerné, c'était pour lui que ça avait de l'importance si, le 12 juin 1979, il avait interprété la *Sonate n° 13* de Mozart ou la *Sonate n° 18* de Schubert, s'il avait, le 3 octobre 1998, interprété les *Variations Diabelli* de Beethoven ou le *Carnaval* de Schumann et s'il avait donné en guise de bis *Jésus que ma joie demeure* de Bach, une *Romance sans paroles* de Mendelssohn ou bien une *Mephisto-Valse* de Liszt. Feuilleter ses carnets à couverture de toile cirée le matin, en fredonnant sans témoin, faisait partie de ses occupations favorites. Tout ce que ces numéros d'œuvre ou d'opus classaient et désignaient irriguait son sang et l'excitait autant que la présence de quelqu'un d'autre, s'il y avait réellement eu quelqu'un. Mais il n'y avait personne.

Cela faisait des années qu'Olsberg vivait seul. Il avait cessé depuis longtemps de se demander si les

partenaires, dont il avait fréquemment changé dans sa jeunesse et qui étaient devenus de plus en plus rares au fil du temps, avaient souffert de son caractère ou de son mode de vie. D'ailleurs, quelle différence cela faisait-il ? Le mode de vie avait-il déteint sur la personnalité ou la personnalité avait-elle favorisé le mode de vie ? Il voyageait pour ce qu'il était. Il était ce qui devait voyager. Lui et la musique. Il ne souffrait pas de vivre la valise à la main, il était heureux que sa secrétaire, Astrid Maurer, qui l'accompagnait partout, organisât tout pour lui. Elle était son agenda dévoué. Depuis l'âge de sept ans, Marek Olsberg voyageait sans fin à travers le monde, sur tous les continents.

Il dépendait bien plus de la valeur des divers Steinway et de la qualité des accordeurs de piano qu'il croisait presque tous les jours que de la faveur d'amants qui, en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, se changeaient en êtres caractériels et même insupportables. Il était perdu sans ses pianos, il pouvait très bien vivre sans ses amants. Les pianos à queue et les hommes qui les accordaient étaient plus fiables que les amants imprévisibles et jaloux. Aucun organisateur de concert ne se serait permis de lui proposer un Steinway problématique – il ne jouait que sur des Steinway – ou de lui envoyer un accordeur incompétent, tandis que les amants qu'il avait eus lui causaient des difficultés qui ne pouvaient être surmontées en quelques gestes de la main, tendres ou fermes. Il ne le savait que trop bien. Et c'était pour cela que ce n'était pas un mal qu'ils se

soient faits de plus en plus rares, pour finir par être complètement absents.

Ce n'était pas à lui mais à eux de se demander pour quelle raison une vie commune avec lui était impossible sur la durée. C'étaient eux qui l'avaient voulue. Lui, souvent, avait accepté sans conviction, mais à la fin, ça finissait toujours pareil. Il subissait stoïquement, jusqu'à ce que tout soit terminé. Puis il s'installait au piano et jouait. C'était, comme chacun savait, le seul endroit où personne n'avait le droit de l'importuner.

Naturellement, c'était dû à sa célébrité. Dans un premier temps, sa renommée l'avait débarrassé de problèmes dont Olsberg savait qu'ils reviendraient un jour par la petite porte. Rien n'était aussi attirant que sa célébrité, rien n'était aussi séduisant que l'affection et les ovations d'un public fou de lui. Le public l'aimait. Ils aimaient Olsberg. Mais l'auraient-ils aimé sans son public ? Pouvaient-ils durablement aimer celui dont ils allaient, tôt ou tard, exiger en retour cet amour qu'il ne pouvait, au fond, donner qu'à son piano ?

Il faut dire qu'Olsberg n'avait pas un physique qui, hors des estrades, attirait immanquablement les regards, mais plus un récital se rapprochait, plus il les attirait. Il aimantait au moment de monter sur scène. Dès qu'il commençait à jouer, il devenait le centre du monde pour ses auditeurs. Tous ceux qui l'avaient entendu dans une salle de concert s'accordaient à dire que c'était tout autre chose de le voir en *live* que de l'entendre sur un CD. Il y avait

dans son jeu quelque chose d'imprévisible, de difficile à définir. Il semblait prendre le piano d'assaut comme une montagne, alors même que celui-ci ne lui opposait pas la moindre résistance technique. Il devait l'emporter et il l'emportait toujours, plus les morceaux étaient difficiles, plus il en venait à bout triomphalement.

Quiconque se trouvait en face d'Olsberg pouvait se rendre compte que sur scène il paraissait plus grand. Sous les étoffes nobles dont il se vêtait, il semblait bâti comme quelqu'un qui fait régulièrement de l'exercice et se nourrit sainement. Mais il ne montrait pas grand-chose de son corps, ses mains, rien de plus. Longtemps très juvénile, il semblait à présent figé dans un âge indéfinissable, et cela lui donnait quelque chose d'attirant. On ne s'apercevait pas qu'il allait avoir cinquante ans. Peu de gens savaient qu'il était célibataire, car dans l'univers de la musique classique, seuls les groupies inconditionnels s'intéressent à ce genre de détails. On pouvait facilement trouver sa date de naissance sur Internet. Ce qu'il regrettait, c'était son incapacité à limiter ses concerts à ce minimum qui suffisait aux autres pianistes.

Olsberg courait d'une date prévue à l'autre. Il avait été un enfant prodige, n'avait jamais eu qu'à se baisser pour ramasser. Il allait avoir cinquante ans dans quelques semaines et il ne voulait pas franchir ce cap sans prendre une décision. Mais il n'avait pas la moindre idée de l'aspect que celle-ci revêtirait, ni à quoi elle allait servir. C'était simplement une idée.

Prendre une décision signifiait probablement continuer à ne pas faire demi-tour.

Sur le vol de Tokyo à Francfort, il sortit son carnet de la poche intérieure de sa veste afin de se remettre en mémoire le programme qu'il allait jouer à la Philharmonie de Berlin, dans trois jours. Deux Scarlatti, un Samuel Barber, l'opus 106 de Beethoven et les *Davidsbündlertänze* de Schumann. Le président de la République fédérale et le maire allaient assister au concert et à coup sûr quelques-uns de ses anciens amants.

Esther et Thomas

« Que va-t-il jouer ? » demanda-t-il à Esther, qui était en train de se mettre délicatement du fard à paupières. La nuance lilas était censée renforcer le vert de ses yeux qui, du moins se l'imaginait-elle, commençaient à être légèrement cachés par les paupières et faisaient de moins en moins leur effet. Ce qui ne l'empêchait pas de continuer, bien entendu. Il y avait de quoi désespérer, mais pas au point de renoncer. Elle se devait cela et le devait à son entourage. Khôl et mascara. Comment empêcher qu'elle ait un jour les paupières tombantes de sa mère et des sœurs de celle-ci ? Chez sa sœur cadette, elles tombaient déjà plus que chez sa mère et ses tantes. Les gènes l'ignoreraient-ils et l'épargneraient-ils, ou bien la frapperaient-ils elle aussi, et avec d'autant moins de ménagement ?

« Chopin, je crois. Et Beethoven ! Aucune idée. Et quelque chose d'inconnu. On ne peut pas tout connaître.

– Pas besoin de hurler, je ne suis pas sourd. » Il était assis en bas, devant la télévision, et elle pensait qu'il lui fallait crier.

Ce soir, la lumière serait à son avantage. À la Philharmonie, l'éclairage était tamisé, il n'y avait pas de projecteurs aveuglants, pas même à proximité de l'estrade, où d'ailleurs elle ne serait pas assise. Son amie Solveig avait un abonnement pour une rangée latérale, elle espérait cependant apercevoir Olsberg, le soliste de la soirée. La musique sans l'image tendait à l'ennuyer un peu. Elle ne l'aurait jamais avoué.

Il était inutile de se demander ce qu'elle aurait pu faire pour paraître plus jeune sans recourir à un chirurgien. C'était notoirement le seul moyen possible, et c'était le moyen auquel elle n'aurait jamais recours. Son appréhension de s'en remettre aux talents d'un médecin, qui lui inspirait autant de crainte qu'un lanceur de couteaux ivre, était plus grande que son appréhension de ne plus pouvoir, un jour, se regarder dans le miroir sans gémir et avoir envie de s'enfuir. Quel massacre ! Comment remédier à tout cela ? Comme beaucoup de femmes, elle avait songé à des injections sous-cutanées d'acide hyaluronique, après que des massages et des cures de Thalasso se furent avérés aussi dispendieux qu'inefficaces. Quant à l'ergomètre, relégué à la cave, cela faisait longtemps que Thomas était le seul à s'échiner dessus. L'effet de tous ces remèdes se limitait aux dépenses d'argent ou

d'énergie qu'on leur consacrait, à des sacrifices et des efforts, et ils étaient considérables, même lorsqu'une méthode vous promettait une perte de poids pendant le sommeil dont, en réalité, elle vous privait. Le reste n'était que désir, autosuggestion, folle illusion. Elle avait également pensé au Botox, cependant elle croyait reconnaître de loin, à sa juvénilité comme congelée, toute femme qui s'était laissé maltraiter par ce produit. Pourquoi alors prendre le risque d'une paralysie partielle pour laquelle le médecin déclinait toute responsabilité, et devoir se cacher des jours durant afin de n'avoir plus, en fin de compte, qu'une lointaine ressemblance avec soi-même ? Et chez elle, le traitement aurait certainement des suites encore plus catastrophiques.

Esther n'était pas une mondaine mais une épouse normale, bien organisée, dont les enfants avaient quitté le domicile depuis peu et elle se torturait le cerveau pour sauver son apparence. Elle ne différait en rien des femmes qu'elle méprisait. Sauf qu'elle ne se méprisait pas. Le couple qu'elle formait avec Thomas y était pour quelque chose. Ils formaient un bon couple, puisque les autres les enviaient.

Elle avait cinquante-quatre ans et, au moins une fois par jour, elle se disait qu'elle allait sur ses soixante ans, si ce n'était pas en se levant, c'était sûrement en se regardant dans la glace, sans maquillage, alors que Thomas était déjà en route pour la clinique. Au cours de la journée aussi, il y avait mille occasions d'être confrontée à son apparence, les vitrines, les ascenseurs, les escalators qui descendaient le long de

parois miroitantes vers le rayon alimentation où l'attendaient mille tentations riches en calories ou montaient vers le rayon habillement, où la narguaient des robes ultramoulantes qu'elle ne pouvait plus enfiler depuis longtemps. Elle n'était pas grasse, juste un peu enrobée. Elle n'était pas repoussante, mais personne ne se retournait sur elle. Sauf, de temps à autre, quelque immigré basané, qui, se disait-elle, ne cherchait pas à satisfaire sa sexualité mais à trouver une épouse. Elle ne retrouverait sa taille 36 originelle qu'au terme d'une dégradation complète de son être, au seuil de la mort, en arrivant aux soins intensifs.

Elle était coquette sans le vouloir et elle se sentait vieille sans l'être. Ça la rongeait et ça l'énervait. Thomas n'avait pas ce genre de problème. Il en avait peut-être d'autres, dont il ne parlait pas parce qu'il n'aurait pu le faire sans perdre la face, mais la vanité ne semblait pas faire partie de ses traits de caractère, de nos jours on ne dit plus défauts. Mais qui sait ? En tout cas, elle n'avait jamais eu à le forcer à se doucher chaque jour. Il utilisait réellement les déodorants onéreux qu'elle lui achetait, les après-rasage et les *eaux de toilette** [1] de sa salle de bains se vidaient presque – mais seulement presque – à la même vitesse que l'Aberlour [2] de vingt ans d'âge dans son caisson USM [3] qui, supposait-elle, coûtait plusieurs

1. Tous les mots en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte

2. Whisky écossais. *(Toutes les notes sont du traducteur.)*

3. Fabricant suisse de meubles.

fois le prix d'un flacon de Calvin Klein One. Elle se préoccupait aussi peu de ses factures d'alcool qu'il s'intéressait aux tickets de caisse de ses achats aux Galeries Lafayette ou au KaDeWe.

L'argent mis à part, les enfants ne dépendaient plus de leurs parents. Anne, la fille, était à Munich, où elle étudiait la psychologie et d'autres choses encore qui changeaient sans cesse et pour lesquelles une note inférieure à l'*Abitur* aurait largement suffi, Gustav, quant à lui, était à l'armée, mais pas en tant que recrue. Il recevait là-bas une formation d'informaticien électronicien. Esther, qui était soulagée quand elle se souvenait du nom de sa spécialité, ne partageait pas la désapprobation de Thomas. Il était gêné d'évoquer le choix professionnel de Gustav en public, et elle se demandait quelquefois si le défi de s'opposer à son père n'avait pas été, pour Gustav, plus grand que celui qu'il devrait affronter l'arme à la main. Arme dont il n'aurait d'ailleurs, affirmait-il, jamais à se servir. L'uniforme lui allait plutôt bien, même si un tissu plus sombre eût mieux convenu à sa couleur de cheveux. Gustav se sentait bien dedans, il allait on ne peut mieux, déclarait-il fréquemment. Trop fréquemment, selon Thomas, juste assez souvent pour paraître crédible, aux yeux d'Esther. Jamais ils ne seraient d'accord à propos de leurs enfants. Les altercations entre père et fils avaient été innombrables. Comme sa sœur, Gustav avait passé l'*Abitur* avec brio et il aurait pu étudier la médecine à Heidelberg ou les sciences politiques à Constance. Mais il avait fait un autre choix. L'armée ! Il avait intégré l'innommable, ce machin

où l'on ne connaissait personne, ne pouvait faire valoir aucune influence ni obtenir un salaire décent. Soldat de métier dans la *Bundeswehr* ! Comme c'était absurde et vieux jeu ! Parfois, Esther avait l'impression que Thomas aurait préféré que son fils eût disparu, quelques années, dans la Légion étrangère, avant de réintégrer un jour, rédemption faite, la société autrefois méprisée. Mais Gustav ne méprisait pas la société. Contrairement à son père, il n'avait pas eu à s'y adapter. Il avait toujours été conforme aux attentes qu'on avait eues de lui.

En tout cas, tant qu'il n'était pas impliqué dans quelque sale boulot à l'étranger et qu'il pouvait actionner ses machines de guerre de chez lui, à bonne distance, assis à son ordinateur, elle acceptait tout, à l'inverse de Thomas. L'essentiel était qu'il restât en vie. Au fond, elle n'avait pas la moindre idée de ce qu'il étudiait là-bas et de ce qu'il allait bientôt y faire huit heures par jour. Passer son temps devant un écran, probablement, comme tous les autres, sauf qu'il le ferait pour sa patrie. Pour l'instant, il ramenait toujours son linge sale à la maison, Esther le lavait et Bozica le repassait et le pliait mieux qu'elle n'aurait su le faire. Ils pouvaient s'estimer heureux d'avoir des enfants en bonne santé qui ne leur causaient aucun souci. Anne lavait son linge elle-même, elle avait acheté sa première machine à laver neuf mois auparavant, avec l'argent de ses parents, Munich était trop loin de Berlin.

« Que vas-tu faire ce soir ? » cria-t-elle dans la direction de Thomas tout en mettant ses boucles

d'oreilles à pince, deux turquoises cerclées d'argent, qu'elle avait héritées de sa marraine et qu'elle ne mettait que pour les grandes occasions. Elles s'accordaient bien à ses yeux, même si la personne qui lui faisait face devait les écarquiller pour s'en apercevoir. L'avait-il entendue ou non ? La télévision ne faisait pas grand bruit.

« Tu m'as entendue ? »

Elle avait l'ouïe fine et elle crut percevoir le bruit de la porte du réfrigérateur qui se refermait. En tout cas, Thomas était à la cuisine. Puis, sans aucun doute possible, le bruit d'une bouteille de bière qu'on décapsulait, une 1664, comme toujours. Voilà la réponse. L'horloge sonna sept heures moins le quart, elle devait se dépêcher, le concert commençait à huit heures. Thomas allait passer la soirée sur le canapé, devant la télé. Voilà exactement ce que signifiait l'ouverture de la bouteille.

Il sortit de la cuisine et leva les yeux. Elle avait un peu penché la tête et continuait à triturer le lobe de son oreille.

« Tu veux que je t'aide ? » demanda-t-il. À cet instant, la pince de la boucle d'oreille se referma.

« Ça ira. Le frigo est plein », dit-elle inutilement, car il avait pu s'en rendre compte par lui-même, puis elle fit demi-tour et entra dans le dressing ; alors commencèrent ces minutes angoissantes au cours desquelles elle devait choisir la tenue adéquate parmi les douzaines de robes suspendues. Il fallait qu'elle se dépêche, ce qui ne lui facilitait pas la tâche, d'un autre côté, cela limitait sensiblement

ce moment d'indécision qu'elle partageait, à cet instant précis, avec beaucoup d'autres femmes. Thomas n'allait jamais au concert, elle, assez rarement. Lui se serait précipité sur un de ses costumes – Kiton ou Boss – sans se demander s'il lui allait parce qu'il savait qu'il lui irait et qu'il s'harmoniserait sans problème avec sa chemise blanche, étant donné qu'il n'en portait jamais d'autre.

Que mettait-on pour une telle occasion ? Elle le savait, naturellement, mais plus elle réfléchissait, plus l'incertitude l'envahissait. Cela aurait sans doute été pareil si elle avait été invitée au bal fédéral de la presse, le *Bundespresseball*, auquel, bien entendu, on ne l'invitait jamais. Mais dans ce cas, elle aurait certainement pris encore plus de temps pour réfléchir. D'ailleurs existait-il encore, ce bal ?

En descendant l'escalier – il ne lui manquait plus que ses souliers – elle était plus élégante que jamais, et, naturellement, Thomas, qui se retourna sur le canapé pour la regarder, ne fut pas avare de compliments. Il était mi-assis, mi-allongé, deux bouteilles de bière devant lui – l'une pleine, l'autre vide – ainsi qu'une assiette de rosbif de l'avant-veille et de fromage de *Maître Philippe**, et il avait retroussé ses manches. Il ressemblait vraiment à cet acteur qu'elle avait vu récemment à la télévision, dont elle ne se rappelait pas le nom, non, en fait, il était bien plus beau.

« Salue Solveig de ma part », dit-il lorsqu'elle fut prête, et elle lui donna un baiser sur le front en se penchant sur lui par-dessus le canapé. À cet instant précis, elle perdit bizarrement toute envie de quitter

la maison. Il aurait été tellement plus agréable de ne pas avoir à sortir, de s'allonger sur le canapé à côté de Thomas, de grignoter un peu de rosbif et de fromage, de siroter un verre de chablis ou de sauternes, de zapper à travers les chaînes puis d'aller se coucher tôt, après s'être assoupie plusieurs fois devant l'écran, parce que le programme était ennuyeux et la perspective d'aller au lit tentante. Pour y dormir ou pour y faire autre chose. Avant cela, peut-être une tranche de *foie gras**, elle aimait le *foie gras** plus que de raison, il était rare que son réfrigérateur en manquât. Trop tard. Elle avait dit à Solveig, qui avait un abonnement, qu'elle l'accompagnerait au concert et pas seulement parce que le mari de Solveig l'avait quittée, mais parce qu'elle appréciait sa compagnie, même si ça se limitait à être assise à côté d'elle en silence.

Johannes

Johannes raccrocha et recomposa le numéro, pas à partir du fixe cette fois-ci, mais à partir de son iPhone. Étant donné les tarifs astronomiques du téléphone qui continuaient à être appliqués dans les hôtels et dont la justification, à mesure qu'augmentait le nombre de possesseurs de téléphone portable, diminuait d'année en année, cela lui reviendrait probablement moins cher.

Il était tout à fait éveillé. C'était dû au décalage horaire, qu'il supportait de moins en moins. Il avait

passé trois semaines à New York à travailler sur une nouvelle campagne publicitaire pour West Landmarks, à se taper des séances photo avec des mannequins lunatiques et un client imprévisible qui, après avoir porté son choix sur l'agence de Johannes, semblait s'être mis en tête de réinventer le métier. Les prises de vue, à Queens comme à Brooklyn, avaient été interrompues l'une et l'autre au bout de quelques heures, de quelques heures onéreuses. À peine Benjamin Pears, le commanditaire, avait-il fait son apparition – « *Hi, I'm Benny, these are my babes* » – que la bonne ambiance avait été fichue, et qu'une des mannequins à moitié mortes de faim, maquillées comme des fantômes anémiques, s'était effondrée. La fille avait été remise sur pied étonnamment vite grâce à des injections de vitamines et autres substances. Puis ils avaient pris la direction de Brighton Beach et de Coney Island, ce trou perdu, au bout du Lower East Side, et c'est à l'endroit où il était le plus laid – il avait oublié le nom de la rue tout comme le jour de la semaine – qu'ils avaient travaillé jusqu'au crépuscule à transformer en albinos les autres filles et à tenir éloignés du plateau les autochtones curieux et leurs énormes radiocassettes hurleurs et étrangement vieillots.

Il était vanné mais il n'arrivait pas à dormir.

Il aurait vraiment eu besoin d'une cigarette mais il y avait bien longtemps qu'on n'avait plus le droit de fumer, même dans les hôtels berlinois. Il n'était pas seulement interdit de fumer à cet étage, mais à tous les étages. Il n'y avait pas d'étage fumeurs, pas

de salle fumeurs, pas de coin fumeurs. On atterrissait dans des endroits d'où autrefois on se serait enfui. Mais personne ne s'enfuyait. Jamais sa haine pour son addiction n'était plus intense que dans ces moments-là, et jamais son désir d'y céder n'était plus fort.

Il n'y avait pas de balcon et on ne pouvait pas ouvrir les fenêtres. Il s'y attendait avant d'essayer, mais avait quand même tenté. Pourtant il y avait bien des poignées, alors à quoi servaient-elles si on ne pouvait pas descendre les vitres ?

Était-il interdit aussi de faire brûler des bâtons d'encens ? Que faire donc si votre religion vous l'ordonnait, après tout il existait bien des religions qui imposaient de dérouler un tapis et de se jeter sur le sol, en direction de La Mecque, poitrine en avant ? Ou était-ce front en avant ? Peu importe ! Il essaya de se concentrer mais il ne savait pas sur quoi. Sur quoi se concentrer s'il ne pouvait penser à autre chose ? Sinon à la fumée et aux bâtons d'encens, aux volutes de tabac et à la cigarette. Pourtant, il n'arrivait pas à s'endormir.

Pour fumer, il aurait dû se mettre à la recherche d'un lieu où cela fût permis, mais il n'y avait rien en dehors du toit terrasse et du trottoir devant l'hôtel. Il ne savait d'ailleurs même pas s'il existait réellement un toit terrasse, en tout cas il ne se souvenait pas d'un trottoir devant l'hôtel. De toute façon, pour le savoir, il aurait fallu qu'il quitte la chambre. Et il n'en avait pas la moindre envie. Il n'avait accordé aucune attention au bâtiment en sortant du

taxi, il ressemblait tellement à tous les autres hôtels, qu'il avait négligé ce qui pouvait éventuellement le distinguer des autres. Il existe toujours une différence quelconque.

Johannes n'aimait pas être seul. Il préférait être entouré de gens, même s'il ne pouvait pas les sentir. Même ennuyeux ou agaçants, ils ne le dérangeaient pas. Ce qui le dérangeait, c'était la solitude, cet état désagréable qui lui rappelait son enfance. Il grappilla une cigarette dans le paquet, la renifla et la glissa entre ses lèvres. Du tabac ! Des miettes ! Du papier ultrafin ! Mais cela ne lui suffisait pas.

Pourquoi respecter des interdits quand on pouvait jouer à les contourner ? C'était son boulot, exactement ça. Traiter toute chose de façon ludique. Dans le produit brillant, spirituel, original, authentique, imaginatif, inégalé, inégalable, parfait qu'il était de son devoir professionnel de livrer, on ne devait pas plus percevoir la sueur, la misère et le labeur que dans ce qui était vanté, et qui faisait parfois des morts et des blessés.

Il se leva, alla dans la salle de bains, prit une des trois serviettes sur le porte-serviettes et la plongea dans le lavabo plein d'eau. De retour dans la chambre, il quitta ses pantoufles, monta sur le lit, faillit perdre l'équilibre, enfin presque, et appuya la serviette humide contre le détecteur de fumée. Il n'était pas facile, dans cette position, d'allumer la cigarette qu'il avait glissée entre ses lèvres avec le briquet qu'il sortit de la poche droite de son pantalon. Le papier crépita, de la fumée monta, il aspira